



Le dimanche, 10 oct 06
3487

416

Cher Marquis,

Je serai bien heureux de pouvoir vous
présenter mes hommages demain, - vers
cinq heures, si vous le permettez, ou quatre
heures et demie : avant, j'ai peur d'être
retenu à l'Hôtel de Ville. Je salue toutes les
braves personnes qui vous ont accompagné
pendant ce douloureux pèlerinage. Mais le
souvenir d'une vie harmonieuse, juste, où
il y a toute la noblesse de l'art et du bien,
telle que fut celle de M. Auzouber, n'est ce
pas une force aussi, à l'heure où l'adversité
est trop nuisante et fait trop de mal ? Je
pense, comme notre maître Renan, que ces
beaux équilibres ne passent pas, comme un
vain hasard. Us nous sont ravis, mais ils ne
sont pas perdus. Si jamais quelqu'un a
survécu, c'est lui, dans votre cœur d'amie
et par la vertu de votre affection. Par tout
ce que vous nous dites de lui, par tout ce que
vous faites en son nom, vous lui créez une
postérité d'amis.

Beurly, je vous prie, me pardonnez ces quelques
mots. Je me suis permis d'annoncer votre
passage à Lyon à M. Guimet, qui m'en
avait instantanément parlé. Ça ira, paraît-il,
aboutit quelque temps. J'ai pensé que vous
auriez sans doute plaisir à le revoir.

Je vous prie de croire, chère Marquise, à
ma très-respectueuse amitié.

Henri Focillon